

Thomas Bernhard, *Le Souffle* (1978)

« Tous les malades étaient sans exception sous perfusion et comme de loin les tuyaux qui les reliaient aux récipients contenant la solution avaient l'air de ficelles, j'avais toujours l'impression que tous les malades couchés dans leur lit étaient des marionnettes pendant à des fils, qu'on avait abandonnées dans ces lits, marionnettes qui, pour une grande part, n'étaient absolument plus mises en mouvement, sinon en de rares circonstances. Cependant ces tuyaux qui m'ont toujours semblé des fils de marionnettes n'étaient plus, la plupart du temps, que la seule relation avec la vie pour ceux qui étaient suspendus à ces fils, donc à ces tuyaux. J'avais pensé très souvent : si quelqu'un venait couper les fils, c'est-à-dire les tuyaux, ceux qui y étaient suspendus seraient morts instantanément. Le tout avait beaucoup plus en commun avec le théâtre que j'étais disposé à l'admettre en moi-même et c'était d'ailleurs du théâtre, bien qu'un théâtre affreux et pitoyable. Un théâtre de marionnettes qui, d'une part était manipulé selon un système raffiné, exactement combiné par les médecins et les infirmières et d'autre part, à ce qu'il m'avait semblé, l'était aussi sans cesse d'une façon parfaitement arbitraire. Le rideau de ce théâtre, ce théâtre de marionnettes, de l'autre côté du Mönchsberg, est, il est vrai, toujours resté levé. Ceux que j'avais eu l'occasion de voir dans le mouvoir, sur la scène de ce théâtre de marionnettes étaient, il est vrai, de vieilles, et, pour une grande part, de très vieilles marionnettes, depuis bien longtemps passées de mode, des marionnettes sans valeur et même effrontément usées à force d'avoir servi, dont ici, dans le mouvoir on n'avait plus tiré les ficelles qu'à contrecœur et qui, après un bref délai, avaient été jetées au fumier, enfouies ou brûlées. Tout naturellement ici, l'impression de marionnettes, non d'êtres humains, avait dû s'imposer à moi et j'avais pensé que tous les hommes devront un jour devenir des marionnettes et qu'on les jettera au fumier, qu'on les enfouira ou les brûlera, peu importe où, quand ou combien de temps leur existence précédente peut s'être déroulée sur la scène de ce théâtre de marionnettes qu'est le monde. Avec des êtres humains, ces figures suspendues à leurs tuyaux comme à des fils n'avaient plus rien de commun. Elles gisaient là, qu'elles eussent été un jour manipulées bien ou mal dans leurs rôles, sans valeur et même plus utilisables comme accessoires. Entre le petit déjeuner et l'heure de la visite j'avais la plupart du temps du loisir pour faire mes observations sans être dérangé. Lorsque les hommes de la dissection arrivaient avec leur cercueil de feuille de zinc, je n'avais jamais pu m'empêcher de penser qu'ils déménageaient le stock de marionnettes. »

Thomas Bernhard, *Le Souffle* (1978), texte français Albert Kohn, Éditions Gallimard, coll. « Biblos », Paris, 1990.